Audrey Ehanno

«La Mandala ne ressemble à rien d'autre...»

« La course à pied en Himalaya permet d'aller à l'essentiel... C'est un acte qui épure et une aventure que d'aller chaque jour à l'essentiel. » Cette phrase est d'Audrey Ehanno. Depuis ses podiums au Grand Raid de La Réunion (3e), à la Grande Course des Templiers (2e) et sa cinquième place à l'Ultra-Trail du Mont-Blanc, on ne présente plus cette jeune femme de 32 ans. En remportant l'Annapurna Mandala Trail, elle a étendu sa toile sur le monde de la course nature. Avec son « sérieux » habituel, elle répond à nos questions.

Audrey, Réunion, Templiers, UTMB, AMT; tout ce que tu touches se transforme en quelque chose. Existe-t-il un style Ehanno?

(Rire d'Audrey)... Déjà quand on aime, on ne compte pas... Quand au style, je ne crois pas. Sur la Mandala, j'étais toujours à fond ou à la relance. Dire que j'ai l'âme d'une coureuse par étape est joli, mais sur une telle course, il ne faut pas cacher qu'il faut être rustique pour réussir. Comme dans l'effort, j'aime jouer et prendre du plaisir, mais sans être jusqu'au-boutiste, je suis passée par toutes les couleurs...

Peux-tu les décliner avec celles des Chevaux du Vent, ces fameux drapeaux à prière, pour en dire plus...

Pour le vert, je pense aux premières étapes. Il y avait la chaleur et la végétation luxuriante. Et même si la seconde était inhumaine, j'ai pensé à la Vie! Pour le rouge, mon visage sous le soleil, l'effort. L'intensité de l'effort et l'hypoxie. C'est alors que la Mandala te prend et ne te lâche pas. Par moments, j'avais l'impression d'être comme un poisson hors de l'eau... Pour le bleu, c'était là-haut, au sommet des cols, près des montagnes et au milieu des Chevaux du Vent... Pour le blanc, dix ans de mariage. C'était fort de partager cela avec Philippe (Dauriac, ndlr). Et le sourire des Népalais. Pour le jaune, la poussière, la chaleur et la fatigue. Heureusement qu'il y avait le visage de tous ces gens que nous avons rencontrés.

Qu'as-tu pensé du parcours du dixième anniversaire de la Mandala ?

La Mandala est déjà une course qui ne ressemble à rien d'autre... Je ne pense pas que l'on puisse ressortir indemne d'une telle épreuve. J'ai d'ailleurs l'impression que j'y ai laissé quelques plumes... Le parcours était une jolie partition, mais difficile à jouer – chez nous, c'est Philippe le pianiste. Sinon, ce fut un beau voyage, même si on ne faisait que de passer... Par endroits, j'aurai aimé m'arrêter pour prendre le temps de m'imprégner de l'ambiance.

Course ou voyage, il est parfois délicat de choisir...

Effectivement, il est difficile de se situer, mais dans l'esprit, la course reste un voyage. Une épreuve par étapes est un condensé de vie. C'est même une vie en particulier où tu as l'impression que chaque chose compte. Cela fait partie des idées reçues, mais une épreuve comme la Mandala permet de relativiser ton quotidien. C'est une histoire où il y a une joie de vivre. Cependant, je m'interroge. Cette vision n'est-elle pas tronquée par le fait que certains Népalais que nous rencontrons vivent du tourisme. Alors que nous aimerions voir une vie plus difficile afin de nous rassurer sur la nôtre, comme ce fut le cas à Samdo.

Un grand débat, mais il faut conclure. Tu termines onzième au général, alors que tu espérais le Top 10. Déçue ?

Non. J'ai joué, j'ai perdu. Et finalement, je ne pouvais pas faire mieux. Jusqu'au fond, jusqu'au bout de moi, j'ai été. Et je n'ai qu'une envie : revenir...

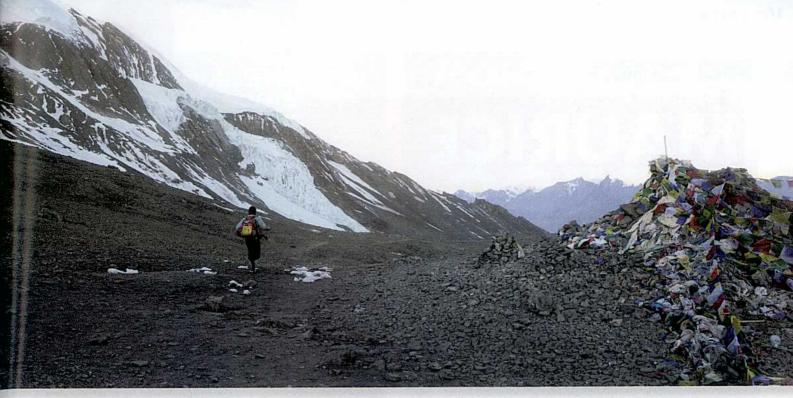
"L'extrême, c'est mettre sa vie en danger, et il n'en est pas question ici"

le chemin d'une croisade sportive et philosophique ». Benoit — et ce malgré sa quête spirituelle, pardon culturelle — ramène la Mandala à l'essentiel : « Une course au jour le jour qu'il faut gérer comme un ultra ». Et de poursuivre. « L'AMT n'a rien d'extrême. C'est une épreuve qui reste abordable. L'extrême, c'est mettre sa vie en danger et il n'en est pas question au Népal. Même pour les alpinistes. Ils sont certes plus exposés à cause de la haute altitude et des conditions météorologiques, qui peuvent changer très vite en montagne, mais leurs limites techniques évitent qu'ils se mettent en danger. Sur une course par étapes comme la Mandala, la prise de risque est dans l'effort. Ce qui nous attend est sur le papier. Il faut juste l'aborder comme un ultra dans la gestion de l'effort et de l'alimentation. Quant à l'altitude, chacun connaît rapidement ses limites... » Et dans ces limites, chacun comprend que nous ne sommes pas éqaux face à elle...

« Le trail est aussi un prétexte pour voyager et découvrir... »

En remportant la dixième édition de l'Annapurna Mandala Trail l'année du soixantième anniversaire de l'ascension de l'Annapurna I (8.091 m) par les Français Maurice Herzog et Louis Lachenal – c'était le 3 juin 1950 à 14 heures – Benoît a doublement marqué de son empreinte l'épreuve franco-népalaise. Certes, comme lors de la victoire de Christophe Jaquerod en 2005, il n'y avait pas de coureur de l'ethnie Sherpa sur la Mandala 2010. Et chacun sait qu'une course au Népal sans Sherpa, c'est comme une finale mondiale du 10000 m sans Éthiopien. Mais la victoire de Benoit restera dans les annales de l'AMT comme la première française. « Sur le plan sportif, c'est l'une de mes plus belles victoires, souligne Monsieur Raidlight. Le trail, ce n'est pas que le TTN (Trail Tour National, ndlr). C'est aussi un prétexte pour voyager et découvrir. Gagner la Mandala, l'année anniversaire de la conquête de l'Annapurna, c'est aussi un petit clin d'œil pour les











Français. Reste que ce n'est pas le même registre de performance. L'an passé, j'ai lu le livre de Maurice Herzog, Annapurna, premier 8000. Cela m'avait permis de bien

m'imprégner du contexte et de la géographie de la course. Mais lorsque tu vois la face nord de l'Annapurna et tu as lu le récit de l'expédition de 1950, tu te demandes comment ils ont fait et tu comprends ce qu'est l'Alpinisme avec un grand A. »

« Un défi physique est toujours un voyage intérieur... »

Nous sommes au cœur du printemps 2010 et Pokhara a déjà ses allures estivales. Benoît a toujours son livre sur le bras, enveloppé dans un vieux Kathmandu Post. Il parle comme s'il l'avait lu. De ce Népal d'aujourd'hui et de celui d'autrefois. De la construction de la piste le long de la Kali Kandaki dont chaque kilomètre gagné sur l'Himalaya marque l'évolution du pays vers une modernité galopante. Il parle aussi de cet autre Népal qui concerne une grande partie de la population. « Une maison et un lopin de terre qu'ils cultivent. Cela peut paraître moyenâgeux, mais ainsi que

vivent des millions de personne à travers le monde. Une vie de tous les jours qui finalement nous ramène à l'essentiel. Un jour ou l'autre, je reviendrai au Népal avec mes enfants... Pour courir, je compte revenir sur la Mandala en 2012 pour le Mustang. Car c'est une course authentique, honnête et qui a une histoire avec le pays. Cette course possède une âme, certes, mais dans le défi physique elle a aussi du caractère... » Et Pierre Zickler de conclure : « Un défi physique est toujours un voyage intérieur et je sais que seule la souffrance mène à une certaine plénitude ». Benoît peut ouvrir son livre...



ANNAPURNA MANDALA TRAIL

Népal - 10° édition

- ✗ Distances : 358km en 10 étapes 15 000m D+, 12 500 D-
- **X Participation:** 53 concurrents
- × Podiums:

Hommes

- 1. Benoît Laval 49h22
- 2 Thierry Chambry 51h06
- 3 Deepak Raï 51h14

Femmes

- 1 Audrey Ehanno 57h45
- ★ Infos: www.basecamptrek.com

TÉMOIGNAGE

MAURICE HERZOG



L'Annapurna (8091 m) est un sommet himalayen qui tient une place particulière dans le cœur des Français puisqu'il fut conquis par les alpinistes Maurice Herzog et Louis Lachenal le 3 juin 1950. Ce jour-là, à 14 heures, un homme vainquait pour la première fois un sommet de plus de 8.000 mètres. Afin de célébrer l'évènement dans le cadre de son cinquantième anniversaire, l'Annapurna Mandala Trail fut organisée au Népal en 2000 sous le parrainage de Maurice Herzog. Dix ans plus tard, l'alpinisme français est toujours de ce monde. À 91 ans, il a accepté de parrainer l'épreuve franco-népalaise.

RECUEILLI PAR BRUNO POIRIER - PHOTO YVES-MARIE QUEMENER

De cette fameuse cordée de 1950, Louis Lachenal, Lionel Terray, Gaston Rébuffat, Marcel Schatz, Jean Couzy et Marcel Ichac ne sont plus. Maurice Herzog est le dernier encore en vie. Endurance Mag l'a rencontré. Victime d'un malaise le jour de cette rencontre, c'est alité et à son domicile parisien que Maurice Herzog nous a reçus et accepté de répondre à nos questions.

Maurice, si je vous dis Louis, 3 juin 1950 et 14 heures, à quoi pensez-vous ?

Au sommet de l'Annapurna, parce que c'était le moment crucial pour moi qui venait couronner toute une carrière d'alpiniste.

On vous pose souvent cette question, mais à cette seconde précise, quel est le premier souvenir qui vous revient en mémoire ?

(Long silence...) Il y a beaucoup de souvenirs, mais le grand moment, c'est là-haut au sommet de l'Annapurna.

Pensez-vous souvent à Louis, Lionel, Gaston, Marcel et Jean. Sans eux, vous ne seriez pas là aujourd'hui ?

C'est vrai. Nous étions des camarades de cordée qui s'entendaient très bien. Il y avait un état d'esprit d'équipe extraordinaire que tout le monde partageait. Nous nous connaissions depuis longtemps. Nous étions tous alpinistes et il y en avait des très grands comme Louis Lachenal, Lionel Terray, Gaston Rébuffat et Jean Couzy. Chacun était prêt à donner sa vie pour les autres. C'est rare. Mais la haute montagne, c'est ça.

Lorsque l'on parle des alpinismes, on les compare souvent aux « Conquérants de l'inutile ». C'est le titre d'un livre de Lionel Terray. Est-ce que votre réussite himalayenne a été utile ?

Vous savez, les explorations, les aventures, les ascensions, on peut toutes les juger inutiles. Pour moi, c'est très important. Cela restera éternellement dans ma mémoire.

Avec Louis Lachenal, vous avez marqué l'histoire de l'alpinisme en étant les premiers à gravir un sommet à plus de 8000 mètres. Un exploit pendant lequel vous avez commis des erreurs. Si c'était à refaire, quelles sont celles que vous ne referiez pas ?

Je ne suis pas sûr d'avoir fait tellement d'erreurs. Je dis cela avec un peu d'humilité, enfin, j'essaie de le dire simplement... Après tant d'années qui se sont écoulées depuis, je n'ai rien à regretter. Les décisions qui ont été prises à ce moment-là étaient opportunes et justifiées.

À l'époque, la quête de l'extrême était-elle votre première motivation ou c'était le goût de l'aventure ?

J'étais un alpiniste, mais entreprendre un sommet à plus de 8000 m nécessite toujours un esprit d'aventure. J'étais donc aussi un aventurier. Aujourd'hui, c'est différent car on sait où l'on est à un mètre près... À mon époque, c'était le goût de l'aventure qui me guidait. Je voulais être le premier à conquérir un sommet de plus 8000 m car cela n'avait jamais été fait.

C'est dans le dépassement de soi que l'homme se révèle. Étiez-vous un « jusqu'au-boutiste » ?

Non. Toutes mes actions ont été réfléchies et je ne crois pas avoir fait de folie... Mais l'esprit d'aventure nous oblige à aller parfois aux limites. Alors là c'est vrai, je suis allé aux limites...

Au-delà de l'effort, est-ce qu'il y a quelque chose de plus spirituel qui se révèle ? D'ailleurs, est-ce que l'alpinisme possède une dimension spirituelle ?

Vous me posez des questions délicates... Cela dépend des alpinistes. Je ne suis pas pratiquant, mais je suis croyant et j'estime que lors de l'ascension de l'Annapurna, Dieu nous a protégés jusqu'au bout et je l'en remercie.

Quel est votre regard sur l'alpinisme d'aujourd'hui ?

Ce n'est plus du tout la même chose. Il n'y a plus rien à découvrir ou pas grand-chose... Par conséquent, on est obligé de répéter ce que d'autres ont fait. Alors nous étions des explorateurs, des novateurs et que nous essayions de découvrir des espaces que personne n'avait jamais vus auparavant. De nos jours, avec tous les moyens techniques dont on dispose, on ne peut pas dire qu'il reste vraiment des possibilités d'exploration.

De nos jours, l'Annapurna I est un sommet délaissé par les expéditions commerciales. Est-ce que cela vous chagrine ou donne à votre « première » un peu plus d'âme ?

Vous savez, les expéditions commerciales me répugnent, vraiment. Je pense qu'elles dénaturent l'esprit himalayiste et même de la montagne. Quant à l'Annapurna, cela ne me chagrine pas du tout. À partir du moment où cette montagne, cette déesse sont respectées, c'est une bonne chose.

Philippe Frey a dit : « L'aventure, c'est de mettre sa vie en danger ». C'est également votre conception ?

Non. Je ne vois pas pourquoi on serait passionné de mettre sa vie en danger. Au contraire, on doit la préserver le plus possible, mais il nous faut que cela nous empêche de réaliser ses rêves...

Vous avez connu Roger Frison-Roche. Il a notamment déclaré « En montagne, à partir du moment où vous n'avez plus peur, vous êtes en danger de mort. » Êtes-vous d'accord avec cette phrase ?

C'est du romantisme... Je n'ai jamais vraiment eu peur en montagne. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai vécu à son contact. Je connais son esprit et l'amour que l'on peut lui porter. C'est un univers extraordinaire et depuis toujours, j'ai été habitué aux dangers potentiels de la montagne. C'est pour cela que je suis toujours en vie.

Que pensez-vous de ces hommes et de ces femmes qui courent en montagne. Est-ce que courir et montagne sont deux mots qui vont bien ensemble ?

Je n'aime pas le terme « courir en montagne ». Si on est obligé de courir pour sauver sa vie, on court évidemment... Mais en montagne, on marche, on grimpe, on explore et puis, on admire.

Si vous aviez un dernier message à faire passer, quel serait-il?

La vie nécessite un esprit d'exploration et découverte. C'est une grande joie de découvrir des mondes complètement différents, peu connus et quelque fois, inconnus.